

Pourquoi faut-il lire Żeromski aujourd'hui ?

En 1909, Stefan Żeromski quitte la Pologne et se dirige vers la France, pour éviter entre autres de se faire de nouveau inquiéter par la police tsariste. À quarante-huit ans, il est déjà un écrivain ne laissant indifférent aucun de ses lecteurs, adulé par les uns, haï par d'autres, et appelé par la critique le « Dostoïevski polonais », tant pour la qualité de ses intrigues que, et avant tout, pour sa capacité à explorer « l'âme », la psyché et ses recoins les plus sombres, les plus reculés. Depuis son exil volontaire, il écrit à sa femme : « Je rêve d'un nouveau roman que je veux commencer à écrire à Paris, à l'écrire avec toute la fougue de la jeunesse ». Il promet même à un autre correspondant de « casser sa plume » une fois ce roman achevé, promesse qu'il ne tiendra pas pour le plus grand bonheur de plusieurs générations de Polonais qui seront éduquées par ses écrits, et marquées surtout par « L'Avant-printemps », son dernier roman, qui paraîtra quelques mois avant sa mort.

À Paris, il commence à écrire « La Beauté de vivre ». Depuis un bon moment déjà, son sujet, il le tient, il le travaille, il ne cesse d'y réfléchir. C'est donc une histoire puisée dans la réalité, dans le destin de ces hommes qui traversent une vie d'aventures et de rebondissements, au milieu des événements et des lieux qui ont vraiment existé et étaient réels au point que, plus tard, Żeromski allait devoir s'expliquer et s'excuser auprès d'une famille qui s'est sentie caricaturée dans son roman.

La rédaction du texte peut donc commencer, le travail durera du printemps 1910 à l'automne 1911. L'un après l'autre, les chapitres du roman partent vers une maison d'édition de Cracovie, où la censure russe n'opère pas. L'éditeur, enthousiaste, accorde à l'auteur qui vit de sa plume une solide rétribution mais aussi, chose exceptionnelle pour l'époque, il décide de tirer la première édition à dix mille exemplaires. De toute manière, il est certain de son investissement : l'auteur est attendu par son public, et l'intrigue est passionnante.

L'action de « La Beauté de vivre » change de lieux, de paysages, elle coule entre Saint-Pétersbourg, Paris, Londres, elle se déplace même au-delà des frontières du continent européen. Mais peu importe ces décors, ce sont les terres polonaises annexées à la Russie qui restent le point d'ancrage et de repères, ce pays plat, vaste, boisé, aux champs s'étendant à l'infini où s'activent de menues silhouettes paysannes, ces villages délaissés et ces villes qui s'enfoncent dans leur existence morose de colonie, d'une périphérie d'un empire lui-même arriéré. Nous entrons dans l'action au printemps 1882, en refermant le volume, nous nous trouvons en été 1904. Dans la Pologne russe, c'est une époque où vit encore le souvenir de

l'Insurrection de janvier, un soulèvement de plus contre l'occupant qui, comme les révoltes qui l'ont précédé, s'est soldé par un échec, avec son lot habituel de morts, de déportés, de biens confisqués et de familles brisées, mais qui, pour un certain temps au moins, a fait taire les armes. Arrive donc l'époque « positiviste » du « travail à la base, organique », même si l'indépendance reste toujours un horizon d'attente, et l'on se tourne vers ce qui peut être sauvegardé, encouragé et maintenu : la langue, l'économie, l'histoire, la conscience d'une existence au sein d'une communauté, d'un organisme vivant et sensible où chacun a sa place et chacun est relié aux autres.

À travers ces espaces et cette époque dense, nous suivons le destin de Piotr Rozłucki, un officier russe d'origine polonaise, être brillant et passionné qui, à la première page du livre, se présente à nous dans toute l'impétuosité de ses vingt-quatre ans et qui, de par son éducation et son milieu, est voué à une carrière militaire d'exception. En sera-t-il ainsi ? Non, pas du tout. Mais Rozłucki, que nous quittons à la fin du roman à son âge mûr, après qu'il ait cherché, trouvé et vécu le grand amour, après qu'il ait travaillé pour les autres et lutté contre lui-même, risqué sa peau, perdu une carrière et retrouvé une autre, après qu'il ait voyagé, souffert, fait des rêves et des projets, qu'il les ait réalisés ou échoués, et bien, nous le quittons, à la dernière page, en homme complet qui a traversé, debout, tous les méandres de la vie, dans sa « beauté » dure et fascinante. « Je vous dirai, chers compatriotes ! Comme ils ont bien fait ceux, là-bas à Saint-Petersbourg, qui ne m'avaient pas pendu à l'époque, mais envoyé au bagne ! s'écrie l'un des amis de Piotr, un ancien bagnard éprouvé par le destin plus que tout autre. Oui, je vous le dis ! Parce que la vie est belle, si belle ! Tu peux en faire des louanges, tu n'en feras jamais assez. Quand la mort vient, juste à ce moment, tu t'aperçois que le temps est venu de commencer à vivre. »

Mais pourquoi lire Żeromski aujourd'hui ?

La première réponse est simple, il s'agit d'un véritable moment de plaisir ; il faut lire tout Żeromski parce que c'est là une rencontre avec une écriture foisonnante et dense, avec des intrigues et des personnages riches, complexes et emplis de sens comme la réalité même. Stanisław Brzozowski, comptant parmi les plus importants philosophes polonais, affirme que l'art de Żeromski « sert à élargir l'âme. Lire ses livres transforme, et après les avoir lus, on regarde, on ressent les choses autrement, et on traverse autrement sa propre vie. » Il faut lire Żeromski aussi par curiosité, ce classique de littérature polonaise a éduqué et nourri des générations de Polonais, il a servi à forger la pensée où il existe une place pour le progrès, pour la foi têtue, parfois désespérée, en l'homme et son travail, cette pensée qui a fait

obstacle aux envolées nationalistes et populistes, qui a discuté, puis lutté contre le communisme, qui a formulé librement des critiques à l'adresse de l'église sans jamais tomber dans l'antycléricalisme simpliste, qui a aussi contribué à bâtir la philosophie du travail. Toutes ces raisons suffisent déjà à ouvrir ces pages, d'autant plus que la Pologne souffre encore et toujours d'une image stéréotypée et unidimensionnelle contre laquelle Żeromski, dans toute son œuvre et dans toute sa vie, a fait barrage.

Et encore : bien plus qu'un roman d'apprentissage classique, « La Beauté de vivre » est aussi un puissant roman d'amour offrant, sur le sentiment amoureux, des pages parmi les plus intenses, les plus subtiles et fortes à la fois de la littérature européenne.

Mais pourquoi faut-il le lire aujourd'hui, précisément ?

Parce que, au-delà de l'époque et des décors, le sujet premier de ce roman est le besoin de devenir puis de rester libre. Etre indépendant est donc une nécessité âpre, difficile, mais exaltante que Żeromski décline sous toutes ses formes, lesquelles s'imbriquent l'une dans l'autre, nécessités ne pouvant exister séparément l'une sans l'autre. Aux côtés du héros, Piotr Rozłucki, cet « homme nu » en quête d'identité et qui clame son droit de forger librement son destin, défilent enfants, hommes, femmes, communautés et enfin un peuple entier, et ils aspirent à cette chose simple, dont aujourd'hui nous oublions souvent la fragilité et le prix, la liberté de vivre dans la paix chez soi, de parler sa propre langue, de croire en un dieu qu'on a choisi ou de ne croire en aucun dieu, de travailler pour soi, mais aussi pour l'autre.

Il faut donc lire cet auteur à ces moments de doute, aux mauvais jours, quand la grisaille et la violence recouvrent « la beauté de vivre », quand le sens des choses vacille au quotidien, s'érode et tente de nous échapper, et qu'il nous faut retrouver des points d'attache et de générosité pour se sentir de nouveau un homme en connexion et au milieu d'autres hommes. Lire Żeromski aujourd'hui reconforte et aide à tisser et rendre plus solide le fil de notre humanité.

Nous vous souhaitons donc de beaux moments de lecture.

Anna Ciesielska-Ribard